

Études littéraires africaines

BOUJU (Emmanuel), PARISOT (Yolaine), PLUVINET (Charline), dir., *Pouvoir de la littérature : de l'énergie à l'empowerment*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2019, 360 p. – ISBN 978-2-75357-777-0



Xavier Garnier

Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076052ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076052ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2020). Compte rendu de [BOUJU (Emmanuel), PARISOT (Yolaine), PLUVINET (Charline), dir., *Pouvoir de la littérature : de l'énergie à l'empowerment*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2019, 360 p. – ISBN 978-2-75357-777-0]. *Études littéraires africaines*, (50), 238–241. <https://doi.org/10.7202/1076052ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sée s'inscrire nettement dans l'esprit « décolonial » que certains ont voulu imposer à la rénovation du Musée de Tervuren – reproduise, plus d'un siècle après l'inauguration des bâtiments, une part essentielle de l'esprit humanitaire de l'antiesclavagisme de la fin du XIX^e siècle, celui-là même qui a inspiré nombre de sculptures aujourd'hui mises au rencard, accusées d'être des traces du colonialisme. Notre mémoire est courte et faussée, et cet aveuglement est d'autant plus remarquable que la zone géographique de l'Est congolais concernée par les violences dénoncées par le sculpteur est grosso modo la même, hélas, que celle qui attirait sur elle le discours philanthropique des campagnes antiesclavagistes. Le choix de Freddy Tsimba comme artiste en résidence en 2016, puis comme artiste honoré par cette première exposition après la rupture qui a été voulue et proclamée, s'inscrit à cet égard dans une continuité.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir aux qualités artistiques du sculpteur, bien situées par B. Jewsiewicki, elles s'expriment particulièrement dans sa représentation du corps féminin, un corps très éloigné de tout esprit de frivolité : au contraire, c'est un corps gréviste, mettant littéralement en avant ce qui « porte la vie » malgré tout, la vie de toutes les « humanités ».

Pierre HALEN

BOUJU (Emmanuel), PARISOT (Yolaine), PLUVINET (Charline), dir., *Pouvoir de la littérature : de l'énergie à l'empowerment*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2019, 360 p. – ISBN 978-2-75357-777-0.

Dans la courte conclusion de cet important ouvrage collectif, Charline Pluvinet évoque la nécessité de maintenir le « courage », l'« énergie », la puissance d'une parole, même si elle doit être « paradoxale » ou « négative », et « [d']accompagner ainsi la défamiliarisation, la déstabilisation, les transgressions des œuvres, combattant par là même l'inassurance que peuvent connaître les humanités dans le temps présent » (p. 339). Sur les vingt-quatre contributions de cet ouvrage, trois traitent de textes africains (Florian Alix, Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo et Marie Bulté) et trois s'inscrivent dans un cadre postcolonial plus large (Magali Bessone, Flavia Bujor et Yves Clavaron), mais la lecture de l'ensemble se révèle utile pour mettre en perspective des notions comme celles d'*agency* ou d'*empowerment*, très en vogue au sein des études postcoloniales.

L'ouvrage est divisé en trois parties clairement identifiables : la première (« Variations terminologiques ») interroge les notions d'énergie, de force, de puissance ou de pouvoir ; la deuxième (« Prise de pouvoir »), la plus optimiste, examine les façons dont la littérature parvient à « prendre le pouvoir » en permettant un *empowerment*, autrement dit une « enca-

pacitation » ; enfin la troisième (« (Im)pouvoir, contre-pouvoir, potentialité ») envisage les modalités littéraires de résistance aux pouvoirs en place. Le très large spectre historique, de la littérature antique à l'extrême contemporain, ne produit aucun effet de dispersion en raison d'une référence commune à quelques grandes problématiques posées dès l'Antiquité et récemment réactualisées par Giorgio Agamben, dans le sillage d'Aristote. L'écart entre *dynamis* (force en puissance) et *energeia* (force en acte) vient croiser la distinction étymologique entre *energeia* (étymon véritable de l'énergie, qui renvoie à la force), et *enargeia* (faux étymon, mais producteur de sens, qui renvoie à la visibilité et à la vivacité). Claude Perez à propos de *l'ekplexis*, Sylvaine Guyot à propos des corps gracieux chez Racine, porteurs de « dissensus émotionnels » irréductibles au « grand arc de la représentation classique » analysé par Louis Marin, Barbara Servant à propos de la légèreté figurative chez Italo Calvino, Gaëlle Debeaux à propos de *l'ekphrasis*, Guiomar Hautcoeur à propos de la « puissance défamiliarisante du style chez Héliodor et chez Philip Roth », tous analysent, chacun à sa manière, la façon dont la visibilité stylistique (la figure de style n'existe que parce qu'elle est visible) permet d'activer la puissance. L'article de Marie Bulté sur la figuration des enfants-soldats comme mise à l'épreuve de la puissance de la littérature vient prolonger cette réflexion dans le champ des études africaines : par l'attribution d'un masque porteur de voix résonante (*persona*), la littérature hausse à la dignité de témoin un monstre hybride jusqu'alors condamné au silence des subalternes. De la même façon, l'article de Magali Bessone sur la littérature du *passing*, qui permet à un personnage noir de se faire passer pour blanc, noue, par le franchissement de la « ligne de couleur », la visibilité à la puissance.

L'écart entre la puissance (*dynamis*) et l'énergie en acte (*energeia*) est mobilisé dans un très grand nombre d'articles, notamment par le recours à la théorie des actes de langage développée par Austin, et en particulier à la notion devenue très extensive de performativité : Virginie Greene analyse la performativité des énoncés non sérieux (faire semblant) chez Hélinand de Froidmont et Jean Bodel ; Anne Quennedey étudie la puissance de l'éloquence et sa capacité à mettre en danger les orateurs, de l'Antiquité à la Grande Révolution française, y compris lorsqu'ils sont du côté du pouvoir ; Martin Mees présente la théorie du sublime chez Schiller comme une théorie de la puissance dont la destination n'est pas de changer le monde, mais de le transfigurer par la mise en tension de la sensibilité du sujet, rendu capable de « romantiser » le réel ; Christine Baron, notamment à partir des textes de Martin Winckler, analyse la façon dont le récit biomédical retrouve les voies de la puissance par un partage de la parole avec les malades, dont les dérives autoritaires du pouvoir médical nous avaient un moment éloignés. Deux articles interrogent la notion de performativité à partir de corpus postcoloniaux. Yves Clavaron le fait implicitement en revenant sur les trois concepts d'*agency*, d'*empowerment* et de *mimicry*, qui désignent trois modalités de la puissance d'agir des ex-sujets

colonisés. Dans une perspective *queer*, interculturelle et postcoloniale, l'article de Flavia Bujor, consacré à la production romanesque germanophone de l'écrivaine japonaise Yoko Tawada, examine la façon dont le changement de langue s'éprouve comme une modification des corps et donne à la littérature sa puissance performative.

Une troisième approche transversale met l'accent sur la puissance destituante de la littérature, mobilisatrice d'une énergie libre qui entretient avec l'acte une relation paradoxale, marquée par le refus de toute instauration de pouvoir. Mario Domenichelli pose le cadre général des types de relations que la littérature entretient avec le pouvoir, du consentement au conflit ; Florian Mahot-Boudias présente les deux réponses mineures d'Adorno (art « autonome ») et de Jacques Rancière (art « sceptique ») à l'activisme des avant-gardes, parfois compromis avec le pouvoir ; Franc Schuerewegen propose une subtile lecture « encapacitante » du *S/Z* de Roland Barthes à la lumière d'*Incidents*, un texte posthume, où l'auteur apparaît comme un « touriste sexuel » au Maroc, ouvrant une autre scène homosexuelle, chargée d'énergie érotique ; Philippe Daros et Jean-François Hamel s'intéressent aux énergies destituantes des moments révolutionnaires à travers le roman *Piazza d'Italia* d'Antonio Tabucchi pour le premier et les textes de Maurice Blanchot dans le Comité d'action étudiants-écrivains pour le second ; Julien Lefort-Favreau, à propos de *L'Établi* de Robert Linhart, et Frédérik Detue, à propos de Siegfried Kracauer, analysent le tournant documentaire de la littérature au xx^e siècle dans un souci de résistance aux oppressions qui ne s'appuie pas sur l'autorité des faits, mais sur le témoignage de l'expérience que l'on en fait ; c'est du côté de pratiques contre-narratives « courageuses » ou « vertueuses », marquées par la suspension du jugement que Danielle Perrot-Corpet voit la possibilité de résister à l'enrégimentement, par le *story-telling* (commercial et politique), des sociétés contemporaines ; enfin Alison James, au moyen d'une réflexion sur les espaces littéraires virtuels et potentiels, revient sur l'entreprise de dé-création caractéristique de l'OULIPO.

Les deux articles de Valérie Magdelaine et de Florian Alix font apparaître les spécificités postcoloniales de la puissance destituante de la littérature. Dans le cas mauricien, les criminelles étudiées par Valérie Magdelaine dans les romans d'Ananda Devi, de Natacha Appanah et de Shenaz Patel accèdent, par le crime, à une *agency* qui les mène au-delà de la subversion des normes, dans un espace anémique qui cherche à évider le lieu du pouvoir. Aucun *empowerment* ne saurait en découler, sinon pour les autrices elles-mêmes, dont la percée sur la scène littéraire francophone et internationale a pu être interprétée par une critique rompue aux catégorisations comme une prise de pouvoir des femmes mauriciennes dans le monde des lettres. Florian Alix envisage les poésies de Tchicaya U Tam'si (*Épitomé*) et de Mohamed Khaïr-Eddine (*Soleil arachnide*) comme des réponses aux formes effondrées du pouvoir dans l'Afrique postcolo-

niale, où l'impossibilité de mettre en place une souveraineté fait basculer la discipline en une humiliante « dis-pline », et la biopolitique dans l'espace indécidable de la « vie brute », où les vivants et les morts sont indistincts. Il en résulte dans les deux cas une poésie du natal, attachée aux lieux comme à autant d'ancrages non identitaires où s'obstinent des paroles de résistance.

Xavier GARNIER

COMBERIATI (Daniele), IOUNES-VONA (Rosaria), HALEN (Pierre), dir., *Des Italiens au Congo aux Italiens du Congo : aspects d'une glocalité*. Paris : L'Harmattan, coll. Mémoires lieux de savoir. Archive congolaise, 2020, 363 p. – ISBN 978-2-34319-072-3.

Si l'histoire de l'immigration italienne en Belgique est aujourd'hui bien connue, il n'en va pas de même pour celle des Italiens du Congo. Or ceux-ci ont joué un rôle non négligeable dans la colonie belge depuis la création de l'État Indépendant. Pas moins de 4 000 Italiens, souvent originaires du Piémont, s'y sont installés entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Comme le montre Matteo Grilli dans une étude de cas, Roasio, commune piémontaise, se spécialisa même dans l'émigration de main-d'œuvre vers l'Afrique centrale. *Des Italiens au Congo aux Italiens du Congo* dépeint les caractéristiques de ladite communauté en travaillant aussi bien les trajectoires individuelles que les représentations littéraires et cinématographiques.

La première partie est consacrée à l'E.I.C., où des Italiens trouvèrent à s'employer en vertu d'un accord conclu avec le gouvernement romain. L'État engagea des médecins, des militaires, des ingénieurs ainsi que des maçons, des mineurs et des mécaniciens. Les religieux ne furent pas en reste, comme le souligne la contribution d'Edoardo Quaretta à propos de l'installation de la mission salésienne au Katanga. Si le regard étranger sur la violence de la conquête et de l'exploitation est souvent associé à Morel et Casement, la perspective transalpine permet d'affiner notre connaissance dans ce domaine. Giulia Piccolino étudie le témoignage d'un capitaine médecin de la Marine Nationale, Eduardo Baccari, pour rappeler la réalité des atrocités congolaises à partir de sources méconnues : les rapports de Baccari conservés dans les Archives du Ministère de l'Afrique italienne. La mission de l'officier (1903-1904) visait à préparer la venue éventuelle de colons italiens dans le Kivu. « Sa qualité d'observateur désintéressé et impartial, ainsi que l'étendue et la durée de son voyage, avaient fait de Baccari un témoin privilégié de la situation humanitaire du pays » (p. 18). D'autres officiers ainsi qu'un consul honoraire envoyèrent des rapports accablants à Rome, confirmant les conclusions de la mission Casement. L'étude de ces rapports inédits montre que les violences à l'encontre des populations ne concernaient pas que les régions caoutchou-